

*sport* ignoré de beaucoup de gens: la pêche de l'éperlan,—ce fin poisson nacré, qui brille, dans le miroitement des petites vagues d'argent, aux soleils obliques des soirs d'automne. Il avait été réservé à un Chicoutimois de faire connaître au monde les pêcheurs silencieux et mornes de la cité de Champlain.

Eh bien, dans ce même vieux Québec, plein de choses étranges, je crois avoir aussi fait une découverte; et à côté des pêcheurs à la ligne, désormais immortels, je voudrais placer les *écumeurs de tonnes*.

Après votre journée faite, êtes-vous jamais allé flâner sur les quais, dans l'encombrement des ballots, des cordages et des ancres?... Cris des manœuvres, appels des matelots, grincement des palans, clapotis de l'eau sur les bordages, heurts sourds des marchandises qui s'entre-choquent, respiration essouffée des remorqueurs qui courent sous les beauprés, tout cela est singulièrement intéressant. Pour qui sait voir et écouter, flâner sur les quais vaut bien ce que les poètes, en leur langage trompeur, appellent "courir la lande." Ceux qui parlent ainsi de courses emmy les champs, bien souvent ne quittent guère leur cabinet de travail; seule, leur imagination voyage; et les fleurs dont ils émaillent leurs récits, naissent, éclosent et se développent au pays des chimères. Il n'en va pas ainsi de ce qui se passe sur les quais: il faut avoir vu cela, de ses yeux vu, pour en pouvoir parler. Quel poète, si puissant que soit son imagination, pourrait inventer l'industrie, à la fois humble et alléchante, des *écumeurs de tonnes*?

Cette industrie, réduite à sa plus simple expression, demande un matériel peu considérable: un tonneau de mélasse, une chaudière, une cuiller, et un gamin. Généralement, il est vrai, l'exploitation se fait sur une plus grande échelle; mais le matériel n'en est pas plus compliqué: seulement il y a alors plusieurs tonneaux de mélasse, plusieurs chaudières, plusieurs cuillers, et plusieurs gamins.

Voici comment s'exerce, dans le port de Québec, l'industrie des *écumeurs*.

Chaque été, des navires, venus plus ou moins de la Barbade, déposent sur nos quais leurs cargaisons de grosses tonnes, pleines d'un sirop épais et noirâtre, der-

nier résidu de la cristallisation du sucre. On range ces tonnes côte à côte, par grandes files.

Or, la mélasse, agitée, échauffée, durant le voyage, entre en fermentation, filtre au travers des douves mal jointes, s'échappe par les bondes mal fermées, et coule en écume jaunâtre sur les tonnes alignées.

Alors, dans la mansarde dénuée du pauvre, les enfants se disent:—"Allons au sirop!"

*Aller au sirop...ô volupté!* A ces seuls mots, le regard s'allume et l'eau vient à la bouche. C'est qu'on n'en mange pas tous les jours, du sirop!

"Se n'en manjo pas chasque jour!" comme dit le poète provençal.

Vite, les petits se munissent d'une chaudière, d'un vaisseau quelconque, d'une cuiller, et partent pour la récolte. La moisson, ce sera la mousse blonde qui couvre les bondons écumeux. Et l'on s'appelle, et l'on s'annonce la bonne aubaine, et une nuée de petits *écumeurs* s'abat sur la cargaison fraîchement débarquée.

C'est plaisir de voir tous ces gamins courir entre les tonneaux, recueillir à l'aide de leurs cuillers le précieux liquide et le déposer dans leurs chaudières, s'appeler les uns les autres quand il se produit une coulée extraordinaire, et de temps en temps goûter un tantinet à leur provision de mélasse. Parfois, un bondon saute, et ce sont des cris de joie:—"Oh! du pur sirop!"

Quand enfin toutes les tonnes sont écumées, chacun s'en retourne chez lui, emportant de quoi régaler toute la famille.

Sans doute, le produit de cette industrie singulière n'est pas des plus purs. Un délicat aurait des soulèvements de cœur devant cette mélasse en fermentation, raclée sur des tonneaux malpropres par des bambins en guenilles; il y trouverait des choses innommées, ramassées au hasard de la cuiller avec la bave des tonnes. Mais les misérables, pour qui tout est peine et misère, ont le cœur plus solidement assis; et une croûte recouverte de cette écume généreuse, est, paraît-il, un grand régal, pour qui d'ordinaire mange son pain sec.

DENIS RUTHBAN.

## Un mot à nos abonnées

Le prochain numéro de *l'Oiseau-Mouche* sera le dernier de l'année scolaire. Nous en retarderons probablement la publication de plusieurs jours, afin de pouvoir y insérer les dernières nouvelles de fin d'année, résultats des examens, etc.

Dans le numéro de cette semaine, nous voulons un peu crier famine et gourmander un bon nombre de nos abonnés, qui oublient vraiment trop de s'acquitter envers nous. Holà! les consciences! Réveillez-vous! Ce n'est pas, toutefois, qu'on refuse de payer son abonnement; mais on n'y pense pas. C'est ainsi qu'il y a bien six ou sept cents de nos amis qui, à l'arrivée de chaque numéro, se disent ponctuellement: "Tiens!... Quand on pense que je n'ai pas encore payé mon *Oiseau-Mouche*! Cette fois, pour sûr, je vais le payer tout de suite. Je leur écrirai... demain! Du reste, ce n'est pas faute de mes 50cts que le journal périra!" On se fie les uns sur les autres. Or, *les autres se fiant* de même sur *les uns*, il en résulte que nous ne recevons rien du tout, et que, pour payer nos dépenses, il nous faut emprunter à gros intérêts. C'est cela qui fait joliment notre affaire.

Le comble de l'extraordinaire, c'est qu'il y a d'aimables amis qu'amusement nos cris de détresse, et qui jouissent superlativement de voir *l'Oiseau-Mouche* tirer la langue de toute sa longueur. Devant ce raffinement de barbarie, nous avons résolu de ne plus nous plaindre de la façon "charmante" qu'ils disent. Et nous y allons cette fois assez brutalement. A férocité, férocité et demie.

Voyons, cette fois, qu'on ne remette plus l'affaire à demain. Que tout de suite, après avoir lu ce qui précède et sans prendre le temps de lire ce qui suit, on retire du portemonnaie les 50 cts qu'il faut, et qu'on nous les envoie sur l'heure. Demain, il serait trop tard.—Et nous oublierons entièrement le passé.

D'autant que nous avons, nous aussi, du passé à nous faire pardonner. Nous devons avouer que l'administration du journal est presque aussi défectueuse que possible. Cela tient à plusieurs causes qu'il serait fort inutile d'étudier ici. Assurons seulement nos amis qu'après les vacances nous ferons d'héroïques efforts pour mettre ce département administratif sur un pied de régularité tel, ... qu'il sera bien difficile à nos abonnés de se rendre désormais coupables de négligence à notre endroit. Donc, si l'on tient à avoir la vie douce l'automne prochain, si l'on veut éviter cent et mille tracasseries toutes extrêmement ennuyeuses, eh bien, c'est très simple: qu'on nous envoie, avant les vacances, les pièces de 50 cts que l'on nous doit!

*La forme chrétienne de l'assurance populaire. Essai sur la Mutualité, par J.-M. Amédée Denault, L. L. B., Montréal, 1898.*

Combien de fois n'avons-nous pas entendu dire, il y a bien des années de cela, que quelconque entrant dans la franc-maçonnerie y trouvait protection et avantages matériels de toute sorte! D'aucuns même, trompés par les apparences, allaient jusqu'à soutenir que cette secte, en dépit des condamnations dont l'avait frappée tour à tour les souverains pontifes, n'était, du moins en Angleterre et en Amérique, qu'une simple société de bienfaisance et de secours mutuel, nullement animée de mauvaises sentiments à l'égard de l'Église.

De fait, un très grand nombre d'associations dites de bienfaisance et de secours mutuel, sont, à l'insu du plus grand nombre de leurs membres, affiliées à la franc-maçonnerie; c'est même par ce moyen que la secte infâme fait le plus de ravages et accroît davantage sa puissance. Cette tactique lui permet d'enrôler sous sa bannière, sans qu'ils